

L'escadron de vedettes du RICM

Quelques souvenirs de Michel LESOURD

Je suis né le 27 octobre 1928 et je me suis engagé le 12 novembre 1945, à l'âge de 17 ans au titre du 18e Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Je fais mes classes, puis je rejoins le 6e RIC détaché en Corse à la garde de prisonniers allemands.

Désigné pour Madagascar en 1947 (début de la rébellion), j'y reste jusqu'à mon rapatriement fin 1950.

Ce qui suit sont des extraits du courrier adressé à mon père de 1945 à 1956 (65 lettres en ma possession).

Extrait du 1/06/1951

Débarqué à Saïgon le 17 mai de l'« Orégon »; en mer du 14 avril 1951 au 15 mai 1951. Je rembarque le 17 mai sur le « Saint-Michel » à destination du Tonkin. Je suis affecté au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc (RICM), à l'escadron de vedettes fluviales, unité qui patrouille sur les affluents, canaux, arroyos et fleuves du Tonkin.

Toujours en vadrouille, jamais à la même place, sur la brèche : embuscades, reconnaissances, ouverture des arroyos, appui des troupes à terre.

Nous sommes très peu d'européens, deux par vedettes plus trois annamites avec nous. L'Indochine me plaît beaucoup plus que Madagascar (population, beauté du paysage, gentillesse des habitants et surtout des femmes).

La nourriture est correcte, beaucoup de conserves et ravitaillement selon l'endroit où nous sommes, surtout local.

Extrait du 20/08/1951

Je suis à l'infirmerie depuis une dizaine de jours. Je pense que le 4 août y est pour quelque chose. J'ai bien failli y laisser ma peau tellement la situation où je me trouvais était précaire et dangereuse, j'ai fait mon acte de contrition.

Extrait du 24/09/1951

Nous sommes rentrés au repos et faire l'entretien des vedettes à la base arrière de Haïphong, au pont de Doson à An khé pour quelques jours, après quatre mois d'opérations.

Question santé ça va beaucoup mieux, je crois que c'était surtout les nerfs.

Pour le fameux accrochage du 4 août, voilà ce qui c'est passé : on devait reconnaître si des éléments viets étaient dans un village à environ quatre kilomètres de la berge du canal des Bambous, le village de Boduong. On débarque huit européens et une

quinzaine de tirailleurs nungs. On progresse à trois européens et cinq tirailleurs à la lisière du village, à environ cinquante mètres. Robert Govin (tireur FM) et moi-même; nous étions côte à côte : lui tirait au FM et moi j'observais l'orée du village.

Robert reçoit une balle en pleine poitrine, mais ne meurt pas sur le coup, on avait à faire trois cents mètres pour se replier sur un soi-disant village rallié et ça recommence à tirer sur nous. Je charge Robert sur mes épaules (un tirailleur a été tué à côté de nous). Puis à travers les rizières, je commence à me replier.

Pendant ce temps, les tirailleurs pris de peur avaient rejoint le poste de gendarmerie de Cu-Bo. Les cinq européens qui étaient derrière protégeaient notre retraite. Puis je me rends compte que Robert Govin meurt sur mes épaules; sa main qui était crispée à ma ceinture s'est relâchée.

Je ne pouvais plus rien faire, j'ai décidé de laisser son corps derrière une petite diguette.

Les deux cents mètres qui me restaient à parcourir pour rejoindre le village, les sifflements, les cris, le bruit étaient effrayant; je crois que sur ma gauche c'était les tirailleurs qui tiraient, je paniquais de peur.

Je me rends compte que c'était les Viets à deux cents mètres qui arrivaient en gueulant « à l'assaut ! ». Il me restait cent mètres pour arriver au village. Heureusement qu'il y avait un camarade qui tirait au FM pour me protéger.

Je ne me rendais plus compte du danger. Les derniers mètres je les ai fait debout en courant. Je rentre dans le village; à peine ai-je fait cinquante mètres que les habitants (les Du Kich, supplétifs viets), me courent après avec des coupe-coupes et des bâtons. Tu parles si j'ai fait demi-tour, j'ai repassé à travers les bambous, heureusement qu'il y avait une mare, je saute dedans et me recouvre la tête avec des feuillages de nénuphars et de lotus.

J'y suis resté pendant une heure et demie.

A vingt mètres de moi, Charles Pierrel, se fait découvrir et se fait massacrer par les Du Kich à coups de coupe-coupes, de bâtons et de pierres.

Encore aujourd'hui, cinquante six ans plus tard, je revois la scène et entends encore les hurlements mêlés de Charles et de ses assassins.

Il me restait une balle dans la carabine que j'avais récupérée après avoir laissé le corps de mon ami Govin. C'était la carabine de l'adjudant Prat, mon chef de peloton, qui s'était enfui dès le début. Je ne pense pas qu'ils m'auraient eu vivant. À la tombée de la nuit, j'ai pu rejoindre le poste de gendarmerie qui se trouvait à trois kilomètres de là.

Tout le monde me croyait tué. Le lendemain le commando Delayen, a récupéré mon fusil MAS36 qui pouvait tirer des grenades M48.

Je ne pense pas que les corps de mes frères et camarades d'Arme ont été retrouvés. Pierrel a été porté disparu. J'ai été cité à l'ordre de la division.

Ceci est une infime partie de ma vie militaire.

Je suis resté cinq ans 2e classe, puis 1ère classe et de nouveau 2e classe. À l'escadron des vedettes, je suis passé caporal le 9 octobre 1951, caporal-chef le 25 mars 1952 puis sergent le 1er janvier 1953 (sans peloton) et j'avais mon CIA en poche lorsque je fus rapatrié sur le « Pasteur » le 3 septembre 1953.

Aujourd'hui à 78 ans, si c'était à refaire, oui bien sûr je le referais. J'ai connu : une vie d'homme, une famille coloniale, une vie d'aventure, des frères d'aventure que je revois et avec qui je reste en contact. Dans nos conversations, nous parlons très peu de nos actions et de nos faits militaires, mais surtout des moments joyeux que nous avons passés ensemble. Souvent une pensée nous rapproche de nos camarades qui ont été tués.

Notre capitaine, Lébé, était très près de nous, je me rappelle quand il m'appelait dans son bureau, en m'engueulant de ne pas écrire à ma famille. Il m'a été d'un grand secours après le drame de Boduong.

Je suis revenu en Indochine début 1954 par avion. Affecté au 7e escadron du RICM (les vedettes venaient de passer à l'armée vietnamienne). J'ai été rapatrié en unité constituée du RICM et débarqué à Oran le 30 avril 1956. J'ai quitté l'Armée le 13 novembre 1961 après 16 ans de service, à l'âge de 33 ans.

Je viens de recevoir, le 20 mai 2006, de mon ami Georges Ducrocq, une copie de l'extrait du journal de marche du général de Sesmaisons qui était notre chef de peloton; lieutenant à cette époque.

Extrait de son journal, relatant les événements du 4 août 1951 : « *Le 14 juillet je passe les consignes de mon peloton à mon successeur l'adjudant Prat qui sera durement accroché en août. Il y a eu 3 tués, dont 2 européens (Govin, Pierrel) et un prisonnier nung, qui sera relâché ultérieurement avec perte de 2 FM, 2 PM et 2 fusils* ».